

Le ressentiment contemporain menace-t-il la Démocratie ?

Cynthia FLEURY

LES CARNETS DE L'INSTITUT DIDEROT

Le ressentiment contemporain menace-t-il la Démocratie ?

Cynthia FLEURY

FÉVRIER 2023

Sommaire

Avant-propos

André Comte-Sponville

p. 7

Le ressentiment contemporain
menace-t-il la Démocratie ?

Cynthia Fleury

p. 15

Questions de la salle

p. 39

Les publications
de l'Institut Diderot

p. 55

Avant-propos

Il est toujours discutable d'appliquer à une collectivité, *a fortiori* à tout un peuple, des catégories qui relèvent de la psychologie individuelle, voire de la psychopathologie. Ce n'est pourtant pas impossible, ni forcément illégitime, ni même toujours évitable. Ainsi avons-nous le sentiment que les Français, même individuellement plutôt satisfaits de leur sort (ce que les sondages confirment), souffraient d'une espèce de dépression collective : c'est ce qui nous poussa, en novembre dernier, à demander au docteur Hugo Bottemanne, psychiatre et chercheur en neurosciences, de nous éclairer sur cette notion ¹.

Mais la tristesse, dans notre pays, et bien avant le mouvement contre la réforme des retraites, se fait volontiers victimaire, haineuse, comme perpétuellement blessée ou offensée. Il nous a semblé y reconnaître un concept fortement marqué dans la tradition philosophique, spécialement depuis Nietzsche, mais qui peut relever aussi d'une approche psychothérapeutique : celui de ressentiment.

1. Hugo Bottemanne, *La dépression : le mal du siècle ?*, Carnet de l'Institut Diderot (à paraître).

Cynthia Fleury, philosophe et psychanalyste, était d'autant mieux placée pour nous en parler qu'elle lui a consacré un livre récent et remarqué (*Ci-gît l'amer : guérir du ressentiment*, Gallimard, 2020), dont le succès ne se dément pas. Merci à elle d'avoir bien voulu nous en présenter, avec autant de clarté que de profondeur, plusieurs des thèses principales.

Qu'est-ce que le ressentiment ? Une espèce de rancœur ou de rancune, liée au sentiment d'une offense ou d'une injustice et au désir de s'en venger. Cynthia Fleury, dans les pages qui suivent, en retrace brièvement l'histoire philosophique, principalement allemande, depuis la dialectique du maître et de l'esclave chez Hegel jusqu'à « l'homme du ressentiment » de Max Scheler, en passant bien évidemment par Nietzsche. On sait que ce dernier voit dans le ressentiment une « vengeance imaginaire », par laquelle les faibles ou les esclaves, incapables d'agir positivement, essaient de compenser leur infériorité réelle en condamnant réactivement et fantasmatiquement (à grands coups de « morale » et de religiosité) les forts ou les maîtres qui les oppriment, dont ils ne pourraient autrement triompher. Ils y parviennent pourtant, selon Nietzsche, et c'est tout le paradoxe de l'histoire, spécialement en Occident : les faibles ont gagné, parce qu'ils ont pour eux le nombre, la ruse, la patience, la prudence, au point qu'il faut désormais, la formule est de Nietzsche, « toujours défendre les forts contre les faibles ».

On voit que le concept de *ressentiment*, dans une telle problématique, est redoutablement équivoque, et

non dépourvu de connotations désagréables – surtout lorsqu'on ajoute, comme fait Nietzsche, que les Juifs sont « le peuple sacerdotal du ressentiment *par excellence* », et que cette « révolte des esclaves » qu'est le ressentiment triomphe aussi bien dans la morale judéo-chrétienne (laquelle est « le danger des dangers ») que dans la Révolution française (*Généalogie de la morale*, I, § 10 et 16). Aussi la notion est-elle d'un usage délicat. Faut-il pour autant y renoncer ? Cynthia Fleury pense que non, et elle a bien raison.

Au reste, elle s'appuie davantage sur la pensée de Max Scheler, qui voit dans ce qu'il appelle le « *Groll* » (qu'on peut traduire par ressentiment) une « exaspération obscure, grondante », qui engendre « une longue rumination de haine et d'animosité » et altère « la faculté de discernement ». Elle y reconnaît une tendance à la victimisation, que des psychiatres ont récemment caractérisée par le besoin de reconnaissance, l'élitisme moral (celui qui se sent victime se juge moralement supérieur à ceux qui le blessent ou lui nuisent), le manque d'empathie, la rumination et le désir de vengeance. Elle y discerne, comme ces auteurs, « un trouble narcissique », qui peut déboucher sur « un trouble oppositionnel avec provocation » : « La personne atteinte de ce trouble ne reconnaît jamais ses torts, provoque avec agressivité les autres, a des accès de colère non maîtrisés, est d'une mauvaise foi pathologique, avec une susceptibilité exacerbée, désavoue toute forme d'autorité, désobéit sans nécessairement avoir accès au sens de cette désobéissance, bref se trouve enfermée dans un comportement négatif, récurrent, ne

proposant jamais de solution ni de remise en cause de son comportement », ce qui l'installe dans la position de « victime-bourreau ». Aussi notre conférencière parle-t-elle, comme Max Scheler, d'« auto-empoisonnement ». Le ressentiment est « un désastre », qui nuit d'abord à celui qui s'y enferme.

Comment y échapper ou en guérir ? En surmontant la frustration par la symbolisation, répond notre psychanalyste philosophe, donc en comprenant qu'il est impossible d'avoir tout toujours, et en intériorisant « cette frustration sublimée » que Freud appelle la culture ou la civilisation. Ce processus relève d'abord de l'éducation et du soin, qui le permettent ou le restaurent. Les deux démarches, loin de vouloir asservir l'individu, tendent à sa « libération » : elles seules peuvent produire chez les individus une « aptitude à la liberté » (avec ce que cela suppose à la fois d'interdépendance et de solitude), sans laquelle le sujet ne peut trouver sa place dans une démocratie. Mais cela touche aussi, par là même, à la politique. Adorno et Reich, confrontés directement au fascisme, ont su y voir une forme d'« égalitarisme répressif », qui fonctionne comme « vengeance du faible », ce dernier s'identifiant peu à peu à « un leader faussement charismatique », c'est-à-dire « au fort, vengeant les faibles ». La réification (liée à la « rationalité instrumentale, notamment celle du Capital ») et la rivalité mimétique font que « l'individu désire ce qu'il n'a pas et s'enferme dans un régime de frustration permanente ». Par quoi le fascisme, outre sa dimension historique et politique, est aussi « un phénomène psychique ».

Cela se retrouve de nos jours, bien sûr sous d'autres formes, dans la façon dont « le grand mouvement de *dé-narcissisation* opéré dans le monde du travail » (chacun s'y sentant interchangeable et précarisé) débouche, à l'autre bout de la chaîne, sur « l'univers de la consommation, visant à *re-narcissiser* l'individu ». La réification toujours menace, et avec elle le désir de servitude, déjà pointé par La Boétie (qui parlait de « servitude volontaire ») ou Spinoza (qui dénonçait ceux « qui combattent pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur salut »). Par quoi le ressentiment est bien une espèce de poison, aussi dangereux pour les individus que pour les peuples. L'antidote ? Cynthia Fleury en propose trois, qui se complètent plus qu'ils ne s'opposent ou ne se confondent : l'éducation, la politique, le soin. Freud, dans l'un de ses derniers textes, y voyait « trois métiers impossibles » (éduquer, gouverner, psychanalyser), où l'on peut être « certain à l'avance d'échouer² » et qu'il faut pourtant obstinément poursuivre, puisqu'on n'en a jamais fini. « La tâche est harassante », conclut notre oratrice. Mais elle ne cesse pas pour cela d'être nécessaire.

Le débat, quoique raccourci par des contraintes horaires, l'a confirmé. Le ressentiment n'est pas la même chose que la frustration, tant s'en faut, ni pourtant sans rapport avec elle : il est « l'incapacité à faire quelque chose de la frustration » que l'on ressent. Il n'est pas non plus « la traduction politique de la souffrance et de l'injustice », qui peuvent exister sans lui comme lui sans elles. Il est renforcé, à

2. S. Freud, *L'analyse finie et l'analyse infinie*, 1937, trad. franç., PUF, 2019, p. 38.

l'inverse et paradoxalement, par les principes démocratiques qui nous sont si chers mais dont Tocqueville a montré qu'ils ont tendance à « dégénérer en passions délétères », spécialement sous la forme de l'envie ou d'un égalitarisme aigri. Si nous sommes tous égaux, comment se fait-il que celui-là ait tellement plus que moi ? Le fait est que nos sociétés occidentales « engendrent le sentiment d'être offensé, humilié, déclassé », ce qui finit par menacer nos démocraties. À elles donc de s'en défendre, non par la répression mais en assumant « une sorte de double tâche : défendre la responsabilité individuelle et constituer des politiques publiques de prévention du ressentiment, qui sont généralement liées à l'éducation, la culture, le soin ». Attention, toutefois, de ne pas confier cette « double tâche » à ceux seulement dont c'est l'impossible métier (les gouvernants, les éducateurs, les thérapeutes). C'est aussi notre devoir à tous. La liberté, même dans une démocratie, est toujours menacée, y compris de l'intérieur. Aussi n'a-t-elle, même dans un État de droit, d'autre sauvegarde, en dernier recours, que la vigilance des citoyens.

André Comte-Sponville
Directeur général de l'Institut Diderot

Le ressentiment contemporain menace-t-il la Démocratie ?

Qu'est-ce que le « Groll », ce mécontentement, voire ce ressentiment, ce « grondement » que chacun craint de ressentir un jour ? Max Scheler, penseur très influencé par la phénoménologie husserlienne, le définit ainsi en 1912 : le *Groll* « indique bien cette exaspération obscure, grondante, contenue, indépendante de l'activité du moi, qui engendre petit à petit une longue rumination de haine et d'animosité sans hostilité bien déterminée, mais grosse d'une infinité d'intentions hostiles ». Nous allons sonder cette pulsion ressentimentiste de l'homme, chercher à comprendre ses origines, son mode de fonctionnement, et si possible sa guérison, si tant est qu'une guérison soit possible. Nous allons aussi étudier la traduction politique dont elle peut faire l'objet. Comment cette clinique du ressentiment dit-elle quelque chose de l'individu contemporain et de nos sociétés démocratiques ?

I. LA VICTIMISATION

En 2020 paraissait un article intitulé « *The tendency for interpersonal victimhood: The personality construct and its consequences*³ » (La tendance à la victimisation interpersonnelle : la construction de la personnalité et ses conséquences). Cet article définissait la tendance à la victimisation interpersonnelle (*Tendency for Interpersonal Victimhood* ou TIV) comme un sentiment durable que le soi se retrouve victime dans les relations interpersonnelles. Ce syndrome du TIV présenterait des conséquences affectives, cognitives et comportementales. Quatre critères le définissent plus spécifiquement : le besoin de reconnaissance, l'élitisme moral, le manque d'empathie et la rumination. L'élitisme moral renvoie à l'absolutisme moral et la binarisation du monde, sachant que la victime se définit comme le garant de la supériorité morale. L'élitisme moral est utilisé, soulignent les auteurs, pour accuser les autres d'un comportement immoral, injuste et égoïste. C'est une stratégie classique de défense contre les émotions douloureuses. Le manque d'empathie est un trait caractéristique de la victimisation, qui n'arrive pas à se décentrer de sa propre souffrance, ce qui augmente l'agressivité et l'égoïsme du sujet. La rumination, elle, est une focalisation sur les symptômes de sa détresse, ses causes et conséquences plutôt que ses solutions possibles. C'est un des points que l'on retrouve

3. R. Gabay, B. Hameiri, T. Rubel-Lifschitz, A. Nadler, « *The tendency for interpersonal victimhood: The personality construct and its consequences* », *Personality and Individual Differences*, Volume 165, 2020. Disponible en ligne sur : <https://gwern.net/doc/psychology/personality/2020-gabay.pdf>.

dans le ressentiment : la construction de la non-issue, avec toute l'ingénierie subtile autour. Les auteurs rappellent qu'il n'existe pas nécessairement de relation de causalité entre la victimisation et le traumatisme. Développer une tendance victimaire relève considérablement du contexte dans lequel les individus évoluent. La victimisation est identifiée comme un trouble narcissique. Les auteurs établissent un lien caractérisé entre ce syndrome et le désir de vengeance.

II. DÉFINITIONS PHILOSOPHIQUES DU RESSENTIMENT

Nietzsche et Scheler ont défini, en des termes moins cliniciens, le mal de ressentiment, mais se sont attachés à démontrer comment l'agentivité du sujet est dévoyée par une telle perception, qui confine à l'« auto-empoisonnement ». *Groll*, c'est la rancœur, le fait d'*en vouloir* à ; et l'on voit comment ce *en vouloir* à prend la place de la *volonté*, comment une énergie mauvaise se substitue à l'énergie vitale joyeuse, comment une falsification de la volonté se met en place, une sorte d'empêchement de la *bonne volonté*. Le sujet est dès lors focalisé sur le « mauvais objet ». Intéressant de noter aussi que, selon Scheler, le ressentiment atteint la faculté de discernement, parce qu'il est lui-même mécanisme d'indifférenciation, et d'indétermination. Il faut comprendre comment l'hyperfocalisation nuit à la prise en considération de la complexité et de la pluralité du monde, et comment celle-ci peut s'accompagner d'une sorte de

contamination du regard. Le ressentiment provoque une « déformation plus ou moins permanente du sens des valeurs, comme aussi de la faculté du jugement ⁴. »

Pour configurer une clinique du ressentiment, individuel ou collectif, les définitions philosophique et psychiatrique peuvent s'articuler. D'un côté Hegel, Nietzsche et Scheler pour décrire la dimension plus individuelle du ressentiment; Adorno et Reich pour le décrire de façon plus collective. De l'autre, la classification internationale des maladies (CIM), et le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM). Dans l'article présenté en introduction, l'important est de noter que le ressentiment n'est pas la traduction « politique » ou « psychique » de l'injustice, comme il est souvent présenté, mais qu'il peut être décorrélé de la réalité socio-politique de l'injustice. Dès lors, il convient de voir comment le ressentiment, qui est assez indissociable de la tendance à la victimisation, est foncièrement un phénomène « psychologique ». Il ne s'agit pas de le disqualifier pour nier, par ailleurs, la réalité toujours plus criante des injustices et inégalités politiques. On présente souvent le ressentiment comme le moteur de l'Histoire, censé résulter des injustices subies, alors même que tout mouvement social est « ambivalent », et traversé par des forces ressentimentistes, comme des forces anti-ressentimentistes. Comme le conspirationnisme, le ressentiment produit une même logique, « totalitaire », par exemple : si vous êtes riche et bien portant dans cet univers inique, c'est que vous

4. M. Scheler, *L'Homme du ressentiment* (1912), Paris, Gallimard, 1933, p. 14.

êtes complice de cet univers inique, car celui-ci est systématique, et ne considère nullement la valeur individuelle des personnes. Dès lors, un tel renversement des valeurs ne peut conduire qu'à l'avènement totalitaire, égalitariste au sens de réificateur : en lieu et place de la réification dominante, se déploiera la réification des dominés, devenant alors les dominants. Le cercle vicieux ne se rompt pas, il bénéficie simplement à un nouveau groupe. Le ressentiment n'est donc pas une pensée pour faire advenir la justice sociale, mais une idéologie, un rapport de force qui cherche à s'établir et à promouvoir les intérêts d'un nouveau groupe qui se juge spolié.

Revenons à la définition philosophique du ressentiment. Chez Hegel, elle est résolument indissociable de la dialectique du maître et de l'esclave. « C'est seulement par le risque de sa vie qu'on conserve la liberté, qu'on prouve que l'essence de la conscience de soi n'est pas l'être, n'est pas le mode immédiat dans lequel la conscience de soi surgit d'abord, n'est pas son enfoncement dans l'expansion de la vie ⁵. » Autrement dit, c'est en acceptant la confrontation avec le Réel de la mort, le risque parrésiasique au sens de Foucault, le courage de la vérité, ou encore ce que j'ai pu appeler le « *pretium doloris* », à savoir le risque de la pensée comme prix de la vie, que la conscience de soi s'établit comme telle, et se libère de la servitude mortifère. L'esclave ne désigne pas chez Hegel une position politique, mais une position philosophique, éthique,

5. G. W. F. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit* (1807), traduction J. Hyppolite (1939), Paris, Aubier, 1992, t.I, p. 159.

métaphysique, au sens où il est celui qui refuse de risquer sa vie. On retrouve cette posture de servitude volontaire, résolument dans l'attitude ressentimiste, même si elle le nie. Cette description de l'esclave fait directement écho à celle que l'on retrouve chez Nietzsche lorsqu'il associe la « morale des esclaves » au ressentiment. Les vocables pour désigner les individus épris de ressentiment sont les suivants : « intoxication », « araignée »/« tarentule », « morale des esclaves », « carnassiers domestiqué », « incapacité de faire face à », « aridité »/« désert », « foule des êtres manqués », « absence d'intérêt pour l'évolution collective de l'homme », « troupeau », « ni franc, ni naïf, ni loyal », « âme qui louche », « il s'entend à se rapetisser provisoirement ». Il est important de comprendre qu'il n'y a pas nécessairement d'un côté les esclaves, de l'autre les maîtres, mais qu'il existe souvent à l'intérieur de chaque sujet la dialectique du maître et de l'esclave. « On a toujours à défendre les forts contre les faibles ⁶ », la sentence est nietzschéenne et a donné lieu à quantité d'interprétations, souvent fascisantes. Le fort, c'est le fort en soi, au sens de force de l'âme, et non le puissant au sens de dominant. « Défendre le fort contre le faible » ne s'identifie, en aucun cas, à défendre le puissant politiquement contre le démuné. L'équation est plus subtile, et le combat est d'abord intérieur, spirituel. Défendre le fort, c'est défendre l'obligation d'une sublimation du ressentiment. Encore une fois, celui-ci peut être traversé, mais y succomber, y rester indéfiniment coincé, c'est produire l'esclave en soi, c'est se soumettre à la passion mortifère.

6. F. Nietzsche, *Fragments posthumes XIV*, trad. J.-Cl. Hémerly, Paris, Gallimard, 1977, 14 [123].

Le ressentiment est une dénaturation de la morale, alors qu'elle prend ses appareils, parce qu'elle sépare l'homme de son action, en l'installant dans la seule réaction.

III. PATHOLOGIES DU RESSENTIMENT

Lorsqu'il s'agit ⁷ de définir plus cliniquement le ressentiment, prendre connaissance des critères posés dans le DSM-IV ⁸ est utile. Le ressentiment n'y est pas clairement défini en tant que tel, mais il est le noyau dur de quantité de troubles, dont celui dit de « trouble oppositionnel avec provocation », très typique de certains adolescents, se caractérisant par une attitude systématique négativiste, hostile et vindicative. La personne atteinte de ce trouble ne reconnaît jamais ses torts, provoque avec agressivité les autres, a des accès de colère non maîtrisés, est d'une mauvaise foi pathologique, avec une susceptibilité exacerbée, désavoue toute forme d'autorité, désobéit sans nécessairement avoir accès au sens de cette désobéissance, bref se trouve enfermée dans un comportement négatif, récurrent, ne proposant jamais de solution, ni de remise en cause de son comportement. Leur ressentiment est permanent et les positionne en tant que victime-bourreau.

7. Voir «Pathologies du ressentiment» dans mon ouvrage *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment*, Paris, Gallimard, 2020.

8. *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, quatrième édition, coordination générale de la traduction française par Julien Daniel Guelfi et Marc-Antoine Crocq ; directeurs de l'équipe de la traduction française P. Boyer, J.-D. Guelfi, C.-B. Pull, M.-C. Pull.

Il est intéressant de voir que le trouble aggravé de ressentiment peut parachever un trouble de l'attention, au sens où le sujet ne sait plus se nourrir du regard sur les choses, n'est plus apte à regarder avec concentration, et donc à considérer ce qu'il voit comme nourriture spirituelle, pouvant dès lors faire son travail compensatoire. À l'inverse, ce qui est vu provoque de l'irritabilité, est identifié comme étant « hostile », du moins comme mettant en danger l'identité de l'individu, qui ne se jugera pas à la hauteur de, ou qui se considérera victime ou exclu, ou discriminé, ne pouvant bénéficier de ce que les autres ont. L'antagonisme qui structure la posture du ressentiment est souvent associé à ces troubles de l'attention, ce qui est assez logique, car la concentration nécessite pour exister une forme d'assentiment, d'accueil, proprement étranger à la posture antagoniste. Comprendre quelque chose, apprendre à connaître, s'étonner simplement, s'appuient sur une attention préalable. À partir du moment où le sujet est azimuté, il ne peut plus produire aussi aisément cette attention, qui lui serait pourtant tout à fait bénéfique et protectrice. On voit dès lors pourquoi préserver l'attention, la qualité de cette attention, est essentiel, car celle-ci est matricielle de quantité de comportements cognitifs et sociaux, et inversement, son déficit.

Le ressentiment apparaît également dans l'enfance, en troubles associés, lorsqu'il y a une angoisse de séparation, et déjà une première incapacité à faire face à la frustration parentale. Dans l'éducation se jouent alors des points essentiels qui n'empêcheront peut-être pas le ressentiment de poindre, mais qui donneront au sujet

des capacités de résister à son emprise, voire de le dépasser : savoir se séparer, comprendre le sens de la frustration, comprendre sa libération possible et pas seulement son aspect déficitaire est un enjeu clef pour orienter ses comportements futurs. L'éducation est un enseignement de la séparation, de cette aptitude à produire un jour une autonomie, consciente de son interdépendance, mais consciente également de sa solitude réelle. Ce jeu subtil de l'apprivoisement de la distance, de la coupure, de la symbolisation, autrement dit ce qui permet de couper sans faire disparaître, ce qui permet de maintenir la présence de ce qui est absent, c'est bien cela aussi qui est déficitaire dans le ressentiment. Il y a une incapacité à symboliser : il faut la chose, là. Il faut la matérialité pour y croire. Il faut l'*avoir*, le fait d'avoir pour valider qu'il y a fait. Or, il est strictement impossible d'avoir toujours, sans parler du fait que c'est antinomique avec la santé de l'homme, qui se doit d'être mobile, en mouvement, donc séparé, donc symbolisant.

Cette frustration sublimée, Freud lui donne un nom, celui de culture, celui de civilisation : « Il est impossible de ne pas se rendre compte en quelle large mesure l'édifice de la civilisation repose sur le principe du renoncement aux pulsions instinctives, et à quel point elle postule précisément la non-satisfaction (répression, refoulement ou quelque autre mécanisme) de puissants instincts. Ce "renoncement culturel" régit le vaste domaine des rapports sociaux entre humains; et nous savons déjà qu'en lui réside la cause de l'hostilité contre laquelle toutes

les civilisations ont à lutter⁹. » Réprimer ses instincts et comprendre comment cette « répression » ne doit pas être un asservissement, mais une libération.

Hyperactivité, déficit de l'attention, déficit de la capacité à se séparer, à accepter la frustration et à la sublimer, déficit de symbolisation, à ce portrait de troubles, il faut rajouter ce qui est classique dans la schizophrénie, à savoir le trouble schizo-affectif (typique du bipolarisme), et les délires associés de persécution, laquelle est définie ainsi dans le DSM-IV : « Ce sous-type s'applique quand le thème délirant central comporte la conviction qu'on complotte contre le sujet, qu'il est trompé, espionné, poursuivi, empoisonné ou drogué, diffamé avec méchanceté, harcelé ou entravé dans la poursuite de ses buts à long terme. Des problèmes mineurs peuvent être exagérés et former le noyau d'un système délirant. Souvent, le délire est centré sur une injustice à laquelle il doit être porté remède grâce à la loi ("paranoïa querulente") et la personne atteinte entreprend souvent des démarches répétées pour obtenir réparation en se pourvoyant en appel auprès des tribunaux ou en faisant des réclamations auprès d'autres services publics. Les personnes présentant des idées délirantes de persécution éprouvent souvent du ressentiment et de la colère et peuvent recourir à la violence contre ceux qu'ils croient coupables de malveillance à leur égard. »

9. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, « Les classiques des sciences sociales », bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, p. 41.

On voit ici la difficulté à laquelle sont souvent confrontés les cliniciens, et plus généralement l'univers de la justice. Demander justice est un acte nécessaire, et non nécessairement pathologique. Il faut le dire et le maintenir. Mais la « paranoïa quérulente », à savoir cette capacité ultra – procédurière, cette volonté ou plutôt cette croyance que la loi peut tout et donnera forcément raison à la personne qui se croit lésée, autrement dit la loi n'étant ici qu'un super-moi imposant aux autres ce qu'il croit – l'inverse donc de la loi –, et l'on retrouve l'argument nietzschéen qui considère que le désir de loi peut être le parachèvement du ressentiment. Cette folie procédurière, cette manie, est précisément étrangère à celui qui n'est pas mû par le ressentiment, et obtenir réparation par la loi, est quasiment impossible pour lui, dans la mesure où il ne considère pas la loi comme une dynamique personnelle de réparation. Demander justice, ce n'est pas se faire justice. On voit ici que notre rapport à la Loi est généralement très vicié, et la fétichisation de la Loi bien connue dans certains pays, corrobore cette thèse. On comprend mieux alors comment cette contradiction – dénigrement de la loi et absolue revendication de celle-ci – est au cœur du ressentiment, qui ne perçoit pas la nature de son délire en désirant ce qu'il soi-disant honnit. Cela ne signifie pas que nous devons nous passer de loi, mais qu'il faut sans doute avoir à son égard une grande distance et ne l'utiliser qu'en *ultima ratio*.

Nous retrouvons la contradiction interne à l'homme du ressentiment, et ses pulsions d'hainamoration¹⁰. Elles font également écho à sa personnalité passive-agressive, là encore très caractéristique des personnalités négativistes et oppositionnelles. De nouveau, il faut rappeler qu'on peut dire d'une personne qu'elle est dans le ressentiment à partir du moment où un trouble envahissant et récurrent se fait jour, et non parce qu'elle peut traverser ce sentiment. C'est la fixation qui désigne le comportement psychotique, et non sa traversée. Passivité-agressivité, il faut l'entendre ici de façon générale et pas uniquement dans la relation interpersonnelle. Face au travail, par exemple, la personne est passive-agressive, autrement dit, elle procrastine, s'en veut de procrastiner, mais est incapable pour autant de passer à l'action ; elle n'arrive qu'à vivre le déplaisir de son inaction, tout en considérant qu'elle n'est pas responsable de cette inaction, voire en n'identifiant pas cette réaction à une absence d'action. L'entêtement, l'inefficacité volontaire, tout cela peut également relever de l'attitude passive-agressive. Ce sont des caractéristiques posées dans le DSM-IV. On sait que la résistance à l'oppression peut revêtir ce type d'« inactions » ; mais très différemment, au sens où une résistance active peut délibérément dissimuler et procrastiner et se désinvestir, mais pour mieux préparer un investissement autre, dans l'action, et non pas dans le passage à l'acte.

10. L'hainamoration est un néologisme lacanien désignant l'inextricable interaction entre la haine et l'amour. Voir Jacques Lacan [1972-1973], *Le Séminaire, livre XX*. Encore, Paris, Le Seuil, 1975, p. 83.

Il faut comprendre que ce qui rend agressif l'homme du ressentiment, c'est précisément cette injonction à l'action, soit son interpellation directe dans la situation. Pour lui, c'est strictement insupportable d'être ramené à sa responsabilité, c'est-à-dire à sa possibilité subjective de se constituer en être agent. L'agression grandit, si en plus, on lui demande d'être performant¹¹ dans cette hypothétique action à fournir. C'est d'ailleurs un point important dans la clinique pour lutter contre l'emprise du ressentiment : ne pas obliger, dans un premier temps, à produire un résultat, car si celui-ci n'arrive pas, il provoquera une déception encore plus difficile à supporter. Avant de poser un objectif, une finalité de l'action, il faut déjà, de façon mécanique, vitaliste, reprendre le chemin de l'agir : par exemple, simplement marcher, se mettre en mouvement, et à l'occasion de cette marche, tenter le déploiement d'une attention. C'est tout sauf simple; accepter l'humilité d'une telle démarche est déjà un pas immense. Or, nous l'avons vu, il y a une réelle perte d'humilité chez les sujets atteints du ressentiment. On découvre – mais est-ce là une découverte? – que l'humilité est une capacité et non une insuffisance : c'est une version conscientisée du manque qui est le nôtre, tout en étant une tentative

11. DSM-IV, p. 934 : « Mécanisme par lequel le sujet répond aux conflits émotionnels ou aux facteurs de stress internes ou externes par une agression envers autrui exprimée de façon indirecte et non combative. Une façade d'adhésion apparente voile la résistance, le ressentiment ou l'hostilité. L'agression passive vient souvent en réponse à une exigence par autrui d'action ou de performance ou par manque de gratification de ses propres désirs. L'agression passive peut représenter une modalité adaptative pour des personnes occupant une position de subordonné qui ne peuvent s'affirmer ouvertement par d'autres moyens. »

du refus de la déresponsabilisation, sans pour autant verser dans le délire de la toute-puissance, croyant qu'on peut faire disparaître ce manque. Le manque, telle est la grande question de la naissance. Naître, c'est manquer, et sublimer le manque. Et l'on pourrait ici ouvrir une réflexion avec la pensée d'Arendt, autour de son principe philosophique et politique de « natalité ».

IV. APPROCHES PHILOSOPHIQUES DU RESENTIMENT COLLECTIF

Si Adorno et Reich peuvent être convoqués pour dire quelque chose des liens éventuels entre ressentiment et démocratie, alors même que leurs travaux font plus spécifiquement référence au phénomène historique fasciste, c'est parce qu'ils manient les notions de réification, de reconnaissance, d'aptitude à la liberté, d'égalitarisme répressif – choses toutes extrêmement présentes dans les sociétés démocratiques contemporaines. Tous deux montrent que le fascisme, avant d'être un phénomène historique et politique, est prioritairement un phénomène psychique. Avant le fascisme politique, il y a ce que Reich nomme « fascisme en moi », ou la « personnalité à potentialité fasciste » décrite par Adorno. Et au cœur de ces « psychismes » viciés, il y a la notion de ressentiment, de déresponsabilisation du sujet, de projection délirante victimisante.

Adorno ¹² est un penseur clef pour se saisir du problème du ressentiment, dans son processus individuel et collectif, et pour comprendre comment y résister – du moins quel type de personnalité peut s'en extraire. Adorno va chercher à comprendre les mécanismes de la pensée fasciste, son identification avec le faible, mais surtout le retournement déterminant qu'il s'agit d'opérer. Car le fascisme, dans son acceptation de masse, fonctionne autour de cette vengeance du faible, mais avec une identification – petit à petit – au fort, vengeant les faibles. Il faut ce retournement du narcissisme blessé, une forme de restauration narcissique, pour que le fascisme s'installe plus durablement, et avec une violence enfin assumée, alors qu'elle pouvait par le passé se dissimuler, comme toute technique « faible » de défense et de réaction. Adorno parle aussi d'« égalitarisme répressif ¹³ », notion particulièrement pertinente quand on veut saisir ce rapport ambivalent au chef qui saisit les groupes : un rapport au chef comme une extension de soi-même, de ce soi faible, de ce « faux self » pouvant enfin assumer tous ses démons pulsionnels, sans que personne ne vienne l'en empêcher. L'individuation n'a aucune place, et le chef, s'il donne l'illusion d'un individu libre, désaliéné, n'en est pas un. Il est le grand Réifié, celui qui a poussé au maximum son devenir-chose, il est dans le déploiement

12. Voir « Aux sources psychiques du ressentiment collectif » in *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment*, op. cit.

13. Th. Adorno, « *Die Freudische Theorie und die Struktur der fascistischen Propaganda* », *Zur Metakritik der Erkenntnistheorie*, 1971, p. 56, dans *ibid.* Cette notion d'égalitarisme répressif peut faire écho à la passion égalitariste définie par Tocqueville, comme danger menaçant la démocratie.

maximal, tout-puissant de la régression, mais sans jamais pouvoir accéder à soi désormais. Et Adorno de donner cette définition du fascisme qui fait écho à la maladie même du ressentiment, à sa réalité psychotique majeure : « la dictature des malades de persécution [qui] réalise toutes les angoisses de persécution de ses victimes ¹⁴ ». Dans les années 1950, Adorno continue d'élaborer ses théories sur la personnalité, et notamment celle qui pourrait être à l'origine de « potentialités fascistes ¹⁵ ». Celle-ci voit converger différents traits comme « le conventionnalisme, la servilité autoritaire et l'agressivité, le penchant à la projection, à la manipulation, etc. ¹⁶ »

Laissons un instant l'explication de la personnalité fasciste, et utilisons Adorno pour faire le lien entre ressentiment et réification. L'autre nom de la réification – à savoir la rationalité instrumentale, et notamment celle du Capital – est d'installer l'individu comme la proie de désirs qui ne sont pas spécifiquement les siens. Une fois coincé dans cette rivalité mimétique, bien connue des lois psychiques, l'individu désire ce qu'il n'a pas et s'enferme dans un régime de frustration permanente, lui faisant désirer ce qu'il croit lui être nécessaire pour être reconnu comme sujet. Cette boucle entre réification, reconnaissance manquée et ressentiment, nous la percevons encore lorsqu'Adorno et Horkheimer nous

14. Th. Adorno, art. cit, p. 61, dans *ibid.*, p. 296.

15. Th. Adorno, *Wissenschaftliche Erfahrungen in Amerika*, Gesammelte Schriften, 10.2, p. 722, dans *ibid.*, p. 297.

16. Th. Adorno, *Studien zum autoritären Charakter*, 1973, p. 312, dans *ibid.*, p. 299.

expliquent la manière dont opère l'industrie culturelle pour enserrer l'individu. De nos jours, nous pourrions dire les choses de façon semblable : il est étonnant de noter que le grand mouvement de *dé-narcissisation* opéré dans le monde du travail, autrement dit, le fait que l'individu se sente « remplaçable », interchangeable, précarisé, mis à disposition, sous pression permanente, et qui devient arbitraire vu son caractère incessant, ce phénomène de *dé-narcissisation* fonctionne très bien avec l'autre bout de la chaîne du travail, à savoir l'univers de la consommation, visant à *re-narcissiciser* l'individu, pour qu'il soit à même de revenir travailler, en obéissant aux mêmes règles ineptes et désingularisantes. D'un côté, il y a décompensation psychique forte, de l'autre, il y a compensation, en produisant des biens addictogènes habilités seulement à compenser de façon éphémère, car le sujet doit être maintenu dans un sentiment de fébrilité pour revenir au divertissement compensatoire et faussement renarcissisant.

Pour saisir la nature du ressentiment collectif¹⁷, et surtout son avènement, la manière dont « la masse » choisit un leader, la manière dont elle en est responsable et non pas seulement suiveuse, il faut se reporter à « La Psychologie de masse du fascisme » de Wilhelm Reich (1933). Reich est intéressant parce qu'il prend en considération la responsabilité de la masse, cette responsabilité masquée par la revendication d'un « apolitisme ».

17. Voir «Le fascisme comme peste émotionnelle. Wilhelm Reich, I» dans *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment*.

On comprend plus aisément grâce à lui comment, petit à petit, de façon latente et irrémédiable, des individus se constituent en un corps dont les parties ne sont reliées entre elles que par le ressentiment ; comment ce corps abject, déformé, va délibérément identifier un « leader » pour permettre l'officialisation de la pulsion mortifère, en somme pour donner libre cours à la rumination présente depuis longtemps et qui le ronge. « Hitler n'a pas seulement fondé son pouvoir sur des masses jusqu'alors peu politisées, mais il a pu assurer sa victoire légale en mars 1933 par la mobilisation de pas moins de 5 millions d'anciens non-votants, donc de citoyens apolitiques ¹⁸ ». Et Reich de montrer que cet apolitisme revendiqué n'est nullement une « neutralité », ou une « indifférence », mais une latence, celle de la dissimulation du ressentiment personnel, qui attend son heure, sans avoir conscience de cette attente – c'est cela ruminer – qui approfondit son mal-être à défaut d'approfondir son action, et qui volontairement – consciemment ou inconsciemment – se dessaisit de sa responsabilité personnelle. « Plus l'homme nivelé dans la masse est apolitique, plus il est accessible à l'idéologie de la réaction politique. L'attitude politique n'est pas, comme on pourrait le croire, un état psychique passif, mais une prise de position très active, une défense contre le sentiment de sa propre responsabilité politique ¹⁹ ». Reich poursuit : « Un homme apolitique est un homme qui s'embourbe dans ses conflits sexuels. Toute tentative pour lui rendre son sens de la responsabilité

18. Wilhelm Reich, *La Psychologie de masse du fascisme* (1933), Payot, 1979, p. 183.

19. *Ibid.*

sociale en laissant de côté le problème sexuel n'est pas seulement vaine, mais le pousse infailliblement dans les bras de la réaction politique qui se sert brillamment de sa misère sexuelle [...]. Négliger ou même nier ces faits, cela signifie de nos jours (puisque nous disposons d'une expérience certaine dans le domaine de l'économie sexuelle et de solides connaissances sur les rapports entre mysticisme et répression sexuelle) apporter un soutien inexcusable et – dans la perspective du mouvement de libération – réactionnaire au règne de l'esprit médiéval et à l'esclavage économique²⁰ ». Avec cet argument, Reich montre comment, en négligeant systématiquement – au motif qu'il n'est pas scientifique – un certain type d'explication des comportements humains, notamment psychanalytique, nous produisons un soutien indéfectible à leur maintien dans la résistance caractérielle, celle-là même qui empêche une théorie du changement basée sur l'action, et non un passage à l'acte dont le pilier est le ressentiment. La notion de « peste émotionnelle » est utilisée par Reich pour définir le type de situation sociale à laquelle la masse des individus parvient lorsque ces derniers n'ont pas su déployer leur énergie *orgonique*, autrement dit lorsque celle-ci a été socialement réprimée, notamment dès les premières années d'enfance et d'adolescence, et surtout par-delà celles-ci, ce qui maintient le sujet dans une position pseudo-infantile, de soumission en réalité, alors même qu'il devrait devenir apte à la liberté. Cette notion « d'aptitude à la liberté²¹ » est également sollicitée chez

20. *Ibid.*, p. 184-185.

21. *Ibid.*, p. 196.

Reich pour dire cette « inaptitude des masses humaines à la liberté », tout en reconnaissant que celle-ci n'est pas « naturelle », et donc définitive. Si le principe d'individuation se définit comme la dynamique même de résistance au ressentiment ; il est dès lors assez logique que l'éducation – qui a pour vocation d'accompagner l'émergence de ce principe d'individuation chez le sujet – ait pour objet la fin de la transmission générationnelle dudit ressentiment, si ce dernier est notamment celui des générations passées. La culture, chez Freud, se définit précisément comme la sublimation de la pulsion mortifère ; de génération en génération, telle est la tâche civilisationnelle : découpler la transmission du ressentiment.

Reich rappelle que c'est dans la soumission patriarcale que se situe le réflexe conditionné qui permettra plus tard la consolidation du ressentiment, et le choix d'un pseudo-leader par l'individu, lui donnant l'illusion de protection dont il croit avoir besoin, lui qui s'est rendu inapte à la liberté depuis si longtemps. Chez Reich, il existe une profonde corrélation (voire causalité) entre le consentement à la servitude, l'incapacité d'indépendance psychique et intellectuelle, produisant dès lors une inaptitude à la liberté, et la chape de plomb patriarcale qui s'abat sur nos vies sociale et personnelle, elle-même très vite inséparable d'une tentation religieuse ou mystique. Ce « besoin de protection des foules ²² » est à lier directement à l'économie libidinale de chaque individu

22. *Ibid.*, p. 75.

composant celles-ci. Dès lors, l'individu choisit non seulement tel « leader », mais souvent s'identifie à lui, alors même que ce leader le dénigre officieusement. « Plus l'individu a perdu, du fait de son éducation, le sens de l'indépendance, plus le besoin infantile d'un appui se manifeste par une identification affective au führer ²³ ». Ce n'est donc pas le charisme du leader, son intelligence, son sens de l'histoire, qui lui confère un pouvoir sur la foule, ce sont les individus, décérébrés par leur éducation patriarcale et leur servitude volontaire – rien de nouveau depuis La Boétie – qui aspirent à être dirigés par celui qui leur donnera l'illusion de protection infantile dont ils ont besoin émotionnellement. Aucun chef ne peut mener des hommes libres; quiconque peut mener des hommes asservis. « Vu dans la perspective caractériologique, le fascisme est l'attitude émotionnelle fondamentale de l'homme opprimé par la civilisation machiniste autoritaire et son idéologie mécaniste-mystique. C'est le caractère mécaniste-mystique des hommes de notre temps qui suscite les parties fascistes et non l'inverse ²⁴ ».

Rares sont les auteurs chez lesquels il existe une telle imbrication des thèses psychiatriques, psychanalytiques, politiques et physiologiques. Pour Reich, c'est l'alliance de ces différents phénomènes qui pourra seule exterminer l'esclavage humain, ou encore « l'attitude servile à l'égard de l'autorité » (il faut entendre ici autoritarisme), « l'irresponsabilité sociale », ou encore « l'angoisse du

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, p. 11.

plaisir ²⁵ ». À l'inverse, si l'individu se dessaisit de l'obligation de retrouver son énergie vitale originelle, de faire sujet, de résister à la tentation infantile du patriarcat, de substituer à la satisfaction réelle une satisfaction fantasmée, voire mystique et punitive pour celui qui tente l'aventure de l'émancipation, si l'individu cède à son angoisse de néant, alors il finit par « héberger le fascisme dans son propre Moi ²⁶ », lequel très logiquement se tournera, dans sa version plus collective, vers un fascisme politique, incarné par un leader faussement charismatique, lui permettant de vivre au rabais son idéal de toute-puissance refoulée.

Le questionnement autour du « bon gouvernement », celui qui aurait toutes les vertus pour la démocratie, doit davantage laisser de place aux questions situées plus en amont de l'instauration dudit gouvernement, lequel doit être le plus limité possible et produire une normalisation et une régulation en *ultima ratio* – ce qui laisse ainsi toujours la possibilité pour ce dernier d'intervenir. Les questions renvoyant à l'éducation et au soin (au sens large, de la santé à la solidarité sociale) sont déterminantes pour produire chez les individus une « aptitude à la liberté, une individuation permettant d'entrer en résonance avec les enjeux de consolidation de l'État de droit. « L'aptitude générale à la liberté ne peut être obtenue que par la lutte quotidienne pour l'organisation libérale de la vie ²⁷ ».

25. *Ibid.*, p. 305.

26. *Ibid.*, p. 299-300.

27. *Ibid.*, p. 296.

Cette lutte quotidienne pour l'organisation libérale de la vie, c'est cela l'objet même de l'éducation et du soin, de l'enfance à l'âge adulte, et sans discontinuer, tant la tâche est harassante et toujours soumise à des pressions nouvelles de réification et de servitude. Ces trois métiers (gouverner, éduquer, soigner), depuis *L'Analyse avec fin* et l'analyse sans fin de Freud en 1937, quantité d'auteurs ont glosé sur leur interprétation, sachant que Freud n'utilise pas le terme de soigner, mais celui plus technique et spécifique d'« analyser ²⁸ ». Analyser, éduquer, gouverner, voilà donc trois termes qu'il nous faut désormais dialectiser davantage, en considérant que les deux derniers produisent les conditions de possibilité de l'efficacité du troisième.

* * *

28. « Il semble presque, cependant, qu'analyser soit le troisième de ces métiers impossibles dans lesquels on peut d'emblée être sûr d'un succès insuffisant. Les deux autres, connus depuis beaucoup plus longtemps, sont éduquer et gouverner » (Sigmund Freud, *L'Analyse avec fin et l'analyse sans fin*, 1937).

Questions de la salle

Michel Bon ²⁹ : *Le numérique accélère l'individualisme. Cela ne me rend pas optimiste concernant le ressentiment, parce qu'on comprend que tous ces malheurs viennent de l'exacerbation de l'individu. Comment voyez-vous alors l'avenir?*

Cynthia Fleury : J'ai toujours essayé, dans mon travail, de faire la différence, sous le terme d'individualisme, entre les formes de repli sur soi que l'on connaît, et le principe d'individuation, qui est un principe démocratique majeur à défendre. Tout l'enjeu étant de construire une « bonne » individuation. Démocratie et principe d'individuation sont absolument liés. L'individu n'est absolument pas un danger pour la démocratie. L'individu est même le seul intéressé à défendre la démocratie, pour autant qu'il produit, et que la démocratie l'aide à produire, un principe d'individuation digne de ce nom.

29. Ancien PDG de France Telecom.

Cette approche par le psychisme, qu'on dévalue souvent comme dépolitisée, ne l'est pas. Il est important politiquement d'étudier le psychisme et la construction de l'individuation. L'individu est un régime d'attention particulier, et tout mon travail vise à produire des régimes d'attention intéressés à la construction de conditions collectives démocratiques. Reich appelait cela l'aptitude à la liberté.

La question n'est donc pas de savoir si je suis optimiste ou pas, mais de comprendre qu'il y a, aujourd'hui, à la fois tout pour produire des principes d'individuation dignes de ce nom, et des vents contraires qui déstabilisent notre capacité à protéger la démocratie et notre capacité de symbolisation, qui a une fonction politique essentielle.

Nicolas Arpagian³⁰ : *Le ressentiment peut-il avoir des vertus? Vous évoquiez le manque originel : un entrepreneur, par exemple, innove, la plupart du temps, parce qu'il ressent un manque, une frustration ; il ne trouve pas un outil, un service, il le crée. Le ressentiment peut-il être une composante de ces personnalités, et donc, là, avoir un potentiel vertueux ou créateur, et pas uniquement subi?*

Cynthia Fleury : La réponse est non. Le ressentiment est toujours un désastre. Il ne faut pas confondre ressentiment et frustration. Ça n'a strictement rien à voir.

30. Directeur de la stratégie en cybersécurité de Trend Micro et membre du Conseil d'orientation de l'Institut Diderot.

Tout le monde connaît la frustration. Celle-ci engendre, individuellement et collectivement, des stratégies pour s'y confronter et la surmonter. Or le ressentiment est précisément l'incapacité à faire quelque chose de la frustration. Le sujet est rongé de l'intérieur et s'enferme dans un système de rumination. Toute la question est qu'on ne sait pas pour quelle raison tel sujet s'enferme dans une spirale ressentimentiste, tandis que tel autre arrive à surmonter sa frustration.

Ce qu'il faut souligner, c'est que le ressentiment n'est pas la traduction politique de la souffrance et de l'injustice. C'est cliniquement faux. Des sujets qui n'ont vécu aucune injustice fondamentale sont victimes d'un délire de persécution totalement décorrélé du traumatisme subi. À l'inverse, des gens qui ont vécu les pires traumatismes ne sont pas dans le ressentiment.

La réponse que je tente d'apporter, dans ma pratique clinique, est de restaurer l'agentivité du sujet. Cela me paraît être non seulement la seule clinique viable, éthiquement, mais aussi la seule réponse adaptée politiquement, pour éviter ces grandes phases ressentimentistes qui ont pu diriger l'histoire. Le ressentiment ne doit pas être un moteur de l'histoire, ce qu'il est encore trop souvent.

Denis Gautier-Sauvagnac³¹ : *Hitler, à en croire Reich, est donc arrivé légalement au pouvoir grâce à 5 millions*

31. Ancien Président de l'Union des industries et métiers de la métallurgie (UIMM).

d'abstentionnistes. Si on revient au titre de votre conférence, notre démocratie française n'est-elle pas alors très sérieusement menacée par les 40 %, voire 50 % d'abstention aux élections ?

Cynthia Fleury : Pas nécessairement, heureusement. Le sens du propos de Reich, c'était de sortir de ce mythe du leader qui fait basculer la foule. Montrer qu'avant le leader, il y a un fascisme politique, historique, psychique et que c'est l'agencement de ce front victimaire qui choisit, comme l'écrit Reich, n'importe quel chef. Celui-ci peut être plus ou moins charismatique, mais ce n'est pas le problème. Le problème, c'est que le peuple choisit celui qui va pouvoir consolider son délire de persécution. Celui qui est assez finaud pour comprendre comment calmer ce délire de persécution fera l'affaire. Et il n'est pas très compliqué de faire ça, il suffit d'aller dans le sens de ce délire.

Concernant l'abstention, mon analyse serait donc différente. Il y a danger parce que tout non-choix est en fait un choix. Sinon, je serais plus nuancée, parce que l'abstentionnisme n'est pas nécessairement de l'apolitisme. Le désinvestissement, le fait de se couper de l'acte politique, est extrêmement dangereux, mais on se rend bien compte que les jeunes gens notamment, qu'on présente comme apolitiques, ne le sont pas. Dire que les jeunes sont apolitiques est faux. Ils sont très politiques, sauf que leur rapport à la politique ne passe pas par le militantisme et le vote pour un parti. Leur politisation passe plutôt par la promotion d'autres formes d'engagement : monde associatif, responsabilité sociale de l'entreprise,

une certaine manière de faire des affaires. Ils ne sont pas apolitiques. Ils font de la politique autrement.

André Comte Sponville : *Je reprends la formule de Max Scheler, donnée au début de l'exposé, qui décrit le ressentiment ainsi : « exaspération obscure (...) longue rumination de haine et d'animosité (...) grosse d'une infinité d'intentions hostiles. » Comment se fait-il qu'un philosophe allemand mort il y a plusieurs décennies fasse un portrait aussi ressemblant de la France actuelle ?*

Cynthia Fleury : La définition de Scheler est avant tout un portrait des ravages causés par les pulsions ressentimentistes chez un individu. Peut-être découvrira-t-on des prédispositions génétiques, mais on voit bien que c'est avant tout une affaire d'éducation et une affaire culturelle. C'est pour cette raison que le combat sur les valeurs et la manière dont on éduque nos enfants n'est pas du tout réactionnaire : il est vital pour produire des capacités de résister aux ressentiments qui nous submergent.

Pour ce qui est de la France... Je n'aime pas trop dire que tel peuple est comme ci ou comme ça. De manière individuelle, les individus ont quantité de ressources. Il faudrait un nouveau Theodor Zeldin ³², un sociologue spécialiste des tropismes culturels pour expliquer les tendances négativistes qu'on peut trouver en France.

32. Historien britannique, auteur d'une *Histoire des passions françaises* en 5 tomes, dont la traduction est parue chez Payot entre 1981 et 1983.

Didier Martin ³³ : *Vous avez cité Tocqueville, qui a analysé, dans son livre sur l'Ancien Régime, la volonté d'égalité, à tout prix. Peut-on faire une analyse homologue pour nos sociétés, peut-on identifier dans les caractéristiques d'une société, ses structures politiques, des éléments qui conduisent au ressentiment ?*

Cynthia Fleury : L'un des intérêts de Tocqueville est d'avoir montré comment les principes démocratiques ont tendance à dégénérer en passions délétères. C'est pour cela que ses analyses valent encore maintenant. Le principe de liberté, qui promeut la responsabilité, l'auto-limitation, dégénère en revendication de toute-puissance. Le principe d'égalité dégénère en passion de l'égalité, en un égalitarisme qu'Adorno appellerait répressif, qui vient détruire les singularités.

Ce que montrent ces analyses de sociologie ou d'anthropologie politiques est que la question démocratique ne se limite pas à celle du bon gouvernement. Il faut, plus radicalement, regarder des choses comme l'éducation, le soin, autrement dit les conditions de possibilité d'un peuple intéressé à une vie démocratique, qui excèdent la simple question du gouvernement. On a tendance à travailler sur la démocratie en interrogeant les procédures politiques, le vote, alors que, fondamentalement, la démocratie est la production d'une rationalité publique. Et ça, c'est essentiellement de l'éducation et du soin. C'est cela qui est prioritaire. Si c'était acquis, la question du

33. Avocat.

vote serait secondaire, parce que ce n'est pas elle qui est déterminante pour la démocratie. Le plus important, c'est la manière dont on produit au quotidien des formes de gouvernance. Je vous renvoie, par exemple, aux travaux, que j'aime beaucoup, de Dominique Rousseau sur ce qu'il appelle la « démocratie continue ».

Anne-Françoise Berthon ³⁴ : *Je souhaiterais avoir votre avis sur nos petits citoyens. Je suis frappée par la croissance, dans les écoles et les collèges, du nombre d'enfants diagnostiqués avec le syndrome TDAH (Trouble du déficit de l'attention avec/sans hyperactivité). En matière de pédagogie, ce qui est proposé relève d'un traitement spécifique particulier, presque parfois stigmatisant, potentiellement source de ressentiment, puisqu'il faut souvent reconnaître un handicap pour que les enseignants puissent dédier du temps à ces enfants-là. Est-ce qu'il n'est pas trop facile de dire qu'il y a une croissance exponentielle du nombre de TDAH, que ce sont des enfants malheureux, qu'il faut les traiter différemment? Que conseilleriez-vous en matière d'éducation, puisque les enseignants ne sont pas forcément formés pour répondre au ressentiment chez des enfants dans leur classe?*

Cynthia Fleury : Il y a le TDAH, les HPI (hauts potentiels intellectuels), les HPE (hauts potentiels émotionnels), dits hypersensibles... Nous sommes dans un monde de pathologisation : le DSM est passé de 100 pathologies

34. Présidente de ATIHP - *Access to Innovation & Health Partnerships*.

à plus de 400, avec, derrière, toute une économie de la pathologie. Les enfants sont mis sous traitement de plus en plus tôt, avec des conséquences qu'on maîtrise plus ou moins. On rencontre le même problème avec l'extension de la dépression. La santé mentale va devenir absolument déterminante dans les prochaines années, en raison du transfert de l'infectieux vers le chronique. Or les maladies chroniques, on oublie de le dire, ne sont pas sans conséquence sur la santé mentale. Être malade à vie a évidemment aussi des effets psychologiques.

Concernant plus spécifiquement le TDAH, c'est compliqué : il y a tellement de choses possibles. Premier point : l'école accepte trop peu de travailler sur la question du mouvement, d'autant plus que cela n'est pas gérable avec les nombres d'enfants par classe. Un enfant va aller vers les connaissances, le rapport au monde, l'intelligence spatiale, les mathématiques, en bougeant son corps. Pas assis sur une chaise. Mais vingt-cinq enfants qui bougent pour apprendre, c'est évidemment ingérable. Tout le monde assis, donc, mais, en faisant cela, on se prive d'un système d'apprentissage, d'un système exploratoire, digne de ce nom. Nous devons repenser nos ergonomies d'apprentissage, nos manières d'accueillir ce qu'on appelle les neurodiversités dans l'enseignement. Il est très intéressant de voir que les neurosciences, avec quelqu'un comme Stanislas Dehaene par exemple, réhabilitent des choses dites par les sciences de la pédagogie depuis toujours. Rien que la mise en place d'une autre manière de penser l'apprentissage changerait beaucoup.

En outre, les enfants, aujourd'hui, et ce n'est pas que problématique, fonctionnent de toute façon avec des écrans. Une des grandes interfaces de rencontre avec le réel sera désormais l'écran. Cela va modifier grandement le rapport aux premières perceptions. Beaucoup d'enfants découvriront quantité de choses par l'intermédiaire de l'écran. Il faut l'admettre et le prendre de façon constructive, et bien sûr veiller à ce que « l'écran » ne se substitue pas à tout rapport au monde, ce qui serait un désastre en termes d'apprentissage et de sociabilité. Il n'y a aucune évidence : les outils numériques peuvent servir l'amélioration des apprentissages comme le désapprentissage.

Yvan Glasel³⁵ : *Existe-t-il une stratégie de prévention du ressentiment? J'apporte un rudiment de réponse : la responsabilité individuelle, ressentir que ma situation, quelles que soient les circonstances, dépend de moi et non pas de mon environnement. Mais comment faire passer ce message?*

Cynthia Fleury : Je vois les choses différemment : je pense qu'un État de droit, un État social de droit, donc une démocratie, doit tout faire pour produire des conditions collectives de prévention du ressentiment. La démocratie est garante de la vie bonne. Ce qui n'empêche pas l'individu de, lui-même, chercher à produire ses propres conditions d'évitement ou de sortie du ressentiment. L'exigence est donc double. Une sorte de double tâche

35. Président du Conseil d'administration de la Fondation de la France Mutualiste

de nos sociétés démocratique : défendre la responsabilité individuelle et constituer des politiques publiques de prévention du ressentiment, qui sont généralement liées à l'éducation, la culture, le soin. Un bon gouvernement est celui qui arrive à créer ces politiques publiques, qui font les conditions de possibilité d'un principe d'individuation digne de ce nom.

Bernard Fialaire³⁶ : *Je me demande si le ressentiment n'est pas à l'origine du « wokisme ». J'aurais voulu avoir votre réflexion sur cette notion. Deuxième chose : vous avez parlé des écrans auxquels sont soumis les enfants, est-ce que le portable prive de l'expérience de la solitude, de cette symbolisation de la solitude qui constitue un peu nos êtres ?*

Cynthia Fleury : On donne du « wokisme », dans les médias, des versions assez caricaturales. Tout dépend ce que vous entendez par ce terme. En gros, le wokisme est l'enfant des *cultural studies*, des *postcolonial studies*, des *subalterns studies*, de l'écoféminisme, des approches intersectionnelles, et, comme dans tout grand mouvement, il peut y avoir des délires de persécution, des mouvements radicaux confinant à l'absurde, des censures délirantes. Mais il n'y a pas « le » wokisme. Ma vision serait plus nuancée sur le sujet.

36. Sénateur du Rhône, médecin.

Concernant les écrans, toute la question sera de produire des agencements entre les technologies numériques et nos capacités de symbolisation, les deux n'étant absolument pas antinomiques. Le problème est que, très souvent, l'un se substitue à l'autre, pour des raisons multiples : ignorance, précarité, confort, angoisse, etc. Notre monde est très anxigène et l'activation du circuit de la récompense par tous ces systèmes apporte un soulagement temporaire, plus rapide qu'un vrai travail de dénarcissisation-renarcissisation œuvrant par les voies de la sublimation analytique. Le résultat « technique » n'est pas pertinent sur le long terme, mais il est instantané.

Jacques Toubon³⁷ : *Vous avez dit que l'État de droit doit produire les conditions de prévention du ressentiment. Pouvez-vous nous dire quelles sont ces conditions de prévention du ressentiment que produit l'État de droit ? C'est une phrase qui promet et dont j'attends beaucoup...*

Cynthia Fleury : Qu'est-ce qu'une démocratie sinon l'histoire de cette aventure qui consiste à créer des conditions de possibilité pour qu'un sujet ait le désir de maintenir un rapport étroit avec ce que l'on appelle la « liberté » ? Autrement dit, quelles sont les politiques publiques éducationnelles, culturelles, de soin, qui nous aident à élaborer cette « aptitude », sachant que la « liberté » est une

37. Ancien ministre, ancien Défenseur des droits.

fiction régulatrice, et qu'il s'agit plus de comprendre comment un sujet apprendra à naviguer dans les interstices des déterminismes sociaux-économiques et historiques, comment il apprendra à sublimer les manques, les failles, individuelles et sociétales, sans renoncer à leur transformation, éthique et politique.

Jacques Toubon : *Il y a aussi toutes ces revendications identitaires...*

Cynthia Fleury : Claude Romano a récemment publié un livre magnifique sur la question ³⁸, qui rappelle, dans le sillage des travaux de Ricoeur sur l'identité narrative, à quel point notre vision de l'identité est terriblement fixiste et, de ce fait, productrice de ressentiment, alors que l'identité n'est qu'une puissance de mouvement, une puissance relationnelle.

Sophie Duval ³⁹ : *Il y a aussi toutes ces revendications identitaires...*

Angelina Teissier ⁴⁰ : *Existe-t-il un lien de causalité entre le sentiment d'humiliation et le sentiment ressentimiste? L'humiliation, individuelle ou collective, est-elle un terreau du ressentiment?*

38. Claude Romano, *L'identité humaine en dialogue*, Paris, Le Seuil, coll. «L'ordre philosophique», 2022.

39. Associée fondatrice, SO Conseil.

40. Directrice des partenariats, plateforme PIX

Cynthia Fleury : Il existe des délires de persécution et d'humiliation, sans réelle agression. Donc un sentiment d'humiliation demande à être creusé pour voir ce qui se cache derrière. Pour autant, il est indéniable que les sociétés occidentales engendrent le sentiment d'être offensé, humilié, déclassé – toute une série de vocables pour désigner ce que j'appelle la *dé-narcissisation*. Or vu que le ressentiment est un trouble narcissique, il est en effet lié au sentiment d'humiliation, que celle-ci soit objectivable ou non.

La question de l'intérêt général est évidemment essentielle. On dit que nous ne produisons plus de grands récits autour de cette notion-là, mais le réchauffement climatique, notamment chez les jeunes, semble rebattre les cartes. Il y a bien là une cause d'intérêt général, qui oblige à repenser les souverainetés nationales, à relier contrat social et nature, justice sociale et justice environnementale.

Arthur Dénouveau ⁴¹ : *Je partage votre analyse concernant le risque majeur de la posture victimaire de s'y enfermer et de ne se sentir que victime et ainsi de se positionner uniquement dans le ressentiment. Pour autant chercher à dépasser le ressentiment me semble plus facile que de chercher à dépasser la victimité, n'est-ce pas là le signe que le ressentiment ne peut se penser que comme un symptôme et pas comme un mal en soi ?*

41. Directeur de cabinet du Directeur général Assurances France, Covéa, auteur du Tracts n°10 de Gallimard sur la victimité.

Cynthia Fleury : Le ressentiment a ses propres symptômes, comme le manque de discernement, le délire de persécution, l'obsession comparatiste, la généralisation du dénigrement, etc. Il équivaut à un mal profond, qui ronge l'intégrité psychique des individus, et qui petit à petit, peut devenir indissociable de la personne. Il se situe au carrefour des troubles de la personnalité et des troubles du narcissisme.

Retrouvez l'intégralité du débat en vidéo sur
www.institutdiderot.fr

Les publications de l'Institut Diderot

Dans la même collection

- L'avenir de l'automobile - Louis Schweitzer
- Les nanotechnologies & l'avenir de l'homme - Etienne Klein
- L'avenir de la croissance - Bernard Stiegler
- L'avenir de la régénération cérébrale - Alain Prochiantz
- L'avenir de l'Europe - Franck Debié
- L'avenir de la cybersécurité - Nicolas Arpagian
- L'avenir de la population française - François Héran
- L'avenir de la cancérologie - François Goldwasser
- L'avenir de la prédiction - Henri Atlan
- L'avenir de l'aménagement des territoires - Jérôme Monod
- L'avenir de la démocratie - Dominique Schnapper
- L'avenir du capitalisme - Bernard Maris
- L'avenir de la dépendance - Florence Lustman
- L'avenir de l'alimentation - Marion Guillou
- L'avenir des humanités - Jean-François Pradeau
- L'avenir des villes - Thierry Paquot
- L'avenir du droit international - Monique Chemillier-Gendreau
- L'avenir de la famille - Boris Cyrulnik
- L'avenir du populisme - Dominique Reynié
- L'avenir de la puissance chinoise - Jean-Luc Domenach
- L'avenir de l'économie sociale - Jean-Claude Seys
- L'avenir de la vie privée dans la société numérique - Alex Türk
- L'avenir de l'hôpital public - Bernard Granger
- L'avenir de la guerre - Henri Bentegeat & Rony Brauman
- L'avenir de la politique industrielle française - Louis Gallois
- L'avenir de la politique énergétique française - Pierre Papon
- L'avenir du pétrole - Claude Mandil
- L'avenir de l'euro et de la BCE - Henri Guaino & Denis Kessler
- L'avenir de la propriété intellectuelle - Denis Olivennes
- L'avenir du travail - Dominique Méda
- L'avenir de l'anti-science - Alexandre Moatti
- L'avenir du logement - Olivier Mitterrand
- L'avenir de la mondialisation - Jean-Pierre Chevènement
- L'avenir de la lutte contre la pauvreté - François Chérèque

-
- L'avenir du climat - Jean Jouzel
 - L'avenir de la nouvelle Russie - Alexandre Adler
 - L'avenir de la politique - Alain Juppé
 - L'avenir des Big-Data - Kenneth Cukier & Dominique Leglu
 - L'avenir de l'organisation des Entreprises - Guillaume Poirtral
 - L'avenir de l'enseignement du fait religieux dans l'École laïque - Régis Debray
 - L'avenir des inégalités - Hervé Le Bras
 - L'avenir de la diplomatie - Pierre Grosser
 - L'avenir des relations Franco-Russes - S.E Alexandre Orlov
 - L'avenir du Parlement - François Cornut-Gentile
 - L'avenir du terrorisme - Alain Bauer
 - L'avenir du politiquement correct - André Comte-Sponville & Dominique Lecourt
 - L'avenir de la zone euro - Michel Aglietta & Jacques Sapir
 - L'avenir du conflit entre chiite et sunnites - Anne-Clémentine Larroque
 - L'Iran et son avenir - S.E Ali Ahani
 - L'avenir de l'enseignement - François-Xavier Bellamy
 - L'avenir du travail à l'âge du numérique - Bruno Mettling
 - L'avenir de la géopolitique - Hubert Védrine
 - L'avenir des armées françaises - Vincent Desportes
 - L'avenir de la paix - Dominique de Villepin
 - L'avenir des relations franco-chinoises - S.E. Zhai Jun
 - Le défi de l'islam de France - Jean-Pierre Chevènement
 - L'avenir de l'humanitaire - Olivier Berthe - Rony Brauman - Xavier Emmanuelli
 - L'avenir de la crise du Golfe entre le Qatar et ses voisins - Georges Malbrunot
 - L'avenir du Grand Paris - Philippe Yvin
 - Entre autonomie et Interdit : comment lutter contre l'obésité ?
Nicolas Bouzou & Alain Coulomb
 - L'avenir de la Corée du Nord - Juliette Morillot & Antoine Bondaz
 - L'avenir de la justice sociale - Laurent Berger
 - Quelles menaces numériques dans un monde hyperconnecté ? - Nicolas Arpagian
 - L'avenir de la Bioéthique - Jean Leonetti
 - Données personnelles : pour un droit de propriété ?
Pierre Bellanger et Gaspard Koenig
 - Quels défis pour l'Algérie d'aujourd'hui ? - Pierre Vermeren
 - Turquie : perspectives européennes et régionales - S.E. Ismail Hakki Musa
 - Burn-out - le mal du siècle ? - Philippe Fossati & François Marchand
 - L'avenir de la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État.
Jean-Philippe Hubsch
 - L'avenir du bitcoin et du blockchain - Georges Gonthier & Ivan Odonnat
 - Le Royaume-Uni après le Brexit
Annabelle Mourougane - Frédéric de Brouwer & Pierre Beynet
 - L'avenir de la communication politique - Gaspard Gantzer
 - L'avenir du transhumanisme - Olivier Rey
 - L'économie de demain : sociale, solidaire et circulaire ?
Géraldine Lacroix & Romain Slitine
 - La transformation numérique de la défense française - Vice-amiral Arnaud Coustillière
 - L'avenir de l'indépendance scientifique et technologique française
Gérard Longuet
 - L'avenir du Pakistan - Ardavan Amir-Aslani
 - Le corps humain et sa propriété face aux marchés - Sylviane Agacinski

- L'avenir de la guerre économique américaine - Ali Laïdi
- Construire l'économie de demain - Jean Tirole
- L'avenir de l'écologie... et le nôtre - Luc Ferry
- La vulgarisation scientifique est-elle un échec ? - Étienne Klein
- Les trois utopies européennes - Francis Wolff
- L'avenir des Juifs français - Haïm Korsia
- Comment faire face à la pénurie et à la hausse des prix des matières premières ?
Philippe Chalmin
- Changement climatique : comprendre et agir - Christian de Perthuis
- L'avenir du féminisme - Caroline Fourest

Les Déjeuners / Dîners de l'Institut Diderot

- La Prospective, de demain à aujourd'hui - Nathalie Kosciusko-Morizet
- Politique de santé : répondre aux défis de demain - Claude Evin
- La réforme de la santé aux États-Unis : quels enseignements pour l'assurance maladie française ? - Victor Rodwin
- La question du médicament - Philippe Even
- La décision en droit de santé - Didier Truchet
- Le corps ce grand oublié de la parité - Claudine Junien
- Des guerres à venir ? - Philippe Fabry
- Les traitements de la maladie de Parkinson - Alim-Louis Benabib
- La souveraineté numérique - Pierre Bellanger
- Le Brexit et maintenant - Pierre Sellal
- Les Jeux paralympiques de Paris 2024 : une opportunité de santé publique ?
Pr François Genet & Jean Minier - Texte écrit en collaboration avec Philippe Fourny
- L'intelligence artificielle n'existe pas - Luc Julia
- Cyber : quelle(s) stratégie(s) face à l'explosion des menaces ?
Jean-Louis Gergorin & Léo Issac-Dognin
- La puissance publique face aux risques - François Vilnet & Patrick Thourot
- La guerre des métaux rares - La face cachée de la transition énergétique
et numérique - Guillaume Pitron
- Comment réinventer les relations franco-russes ? - Alexandre Orlov
- La république est-elle menacée par le séparatisme ? - Bernard Rougier
- La révolution numérique met-elle en péril notre civilisation ? - Gérald Bronner
- Comment gouverner un peuple-roi ? - Pierre-Henri Tavoillot
- L'eau enjeu stratégique et sécuritaire - Franck Galland
- Autorité un «enjeu pluriel» pour la présidentielle 2022 ? - Thibault de Montbrial
- Manifeste contre le terrorisme islamiste - Chems-eddine Hafiz
- Reconquérir la souveraineté numérique
Matthieu Bourgeois & Bernard de Courrèges d'Ustou
- Le sondage d'opinion : outil de la démocratie ou manipulation de l'opinion ? Alexandre Dézé
- Le capitalisme contre les inégalités - Yann Coatanlem
- Franchir les limites : transitions, transgressions, hybridations - Claudine Cohen
- Migrations, un équilibre mondial à inventer - Catherine Withol de Wenden
- Insécurité alimentaire et changement climatique : les solutions apportées par les
biotechnologies végétales - Georges Freyssinet

Les Notes de l'Institut Diderot

- L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert - Emmanuel Halais
- Le futur de la procréation - Pascal Nouvel
- La République à l'épreuve du communautarisme - Eric Keslassy
- Proposition pour la Chine - Pierre-Louis Ménard
- L'habitat en utopie - Thierry Paquot
- Une Assemblée nationale plus représentative - Eric Keslassy
- Où va l'Égypte ? - Ismaïl Serageldin
- Sur le service civique - Jean-Pierre Gualazzi
- La recherche en France et en Allemagne - Michèle Vallenthini
- Le fanatisme - Texte d'Alexandre Deleyre présenté par Dominique Lecourt
- De l'antisémitisme en France - Eric Keslassy
- Je suis Charlie. Un an après... - Patrick Autréaux
- Attachement, trauma et résilience - Boris Cyrulnik
- La droite est-elle prête pour 2017 ? - Alexis Feertchak
- Réinventer le travail sans l'emploi - Ariel Kyrrou
- Crise de l'École française - Jean-Hugues Barthélémy
- À propos du revenu universel - Alexis Feertchak & Gaspard Koenig
- Une Assemblée nationale plus représentative - *Mandature 2017-2022* - Eric Keslassy
- L'avenir de notre modèle social français - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Handicap et République - Pierre Gallix
- Réflexions sur la recherche française... - Raymond Piccoli
- Le système de santé privé en Espagne : quels enseignements pour la France ?
Didier Bazzocchi & Arnaud Chneiveiss
- Le maquis des aides sociales - Jean-Pierre Gualazzi
- Réformer les retraites, c'est transformer la société - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Vers un droit du travail 3.0 - Nicolas Dulac
- L'assurance santé privée en Allemagne : quels enseignements pour la France ?
Arnaud Chneiveiss & Nadia Desmaris
- Repenser l'habitat. Quelles solidarités pour relever le défi du logement dans une société de la longévité ? - Jacky Bontems & Aude de Castet
- De la nation universelle au territoire-monde - L'avenir de la République dans une crise globale et totale - Marc Soléry
- L'intelligence économique - Dominique Fonvielle
- Pour un Code de l'enfance - Arnaud de Belenet
- Les écoles de production - Agnès Pannier-Runacher
- L'intelligence artificielle au travail - Nicolas Dulac Gérardot
- Une Assemblée nationale plus représentative ? - *Mandature 2022-2027* - Eric Keslassy

Les Colloques de l'Institut Diderot

- L'avenir du progrès (actes des Entretiens 2011)
- Les 18-24 ans et l'avenir de la politique
- L'avenir de l'Afrique
- Les nouvelles stratégies de prévention pour vivre et vieillir en bonne santé

Le ressentiment contemporain menace-t-il la Démocratie ?

Comment prévenir et dépasser le ressentiment ?

D'où provient-il ?

À quelles conditions l'État de droit et le gouvernement démocratique permettent-ils de prendre soin des individus pour éviter qu'ils ne basculent dans le ressentiment et ne deviennent incapables de protéger la démocratie ?

Cynthia Fleury nous fait l'amitié de répondre à nos questions et dresse, pour l'Institut Diderot, un état des lieux de cette « maladie » typique de notre régime politique.

Cynthia FLEURY



© Francesca Mantovani

Cynthia FLEURY est Professeure titulaire de la chaire « Humanités et santé » au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM) et titulaire de la chaire de « Philosophie à l'hôpital » au GHU Paris Psychiatrie et Neurosciences, auteure de plus d'une quinzaine d'ouvrages dont *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment* (Gallimard, 2020, rééd. Folio Essais, 2022).


INSTITUT
DIDEROT

La présente publication ne peut être vendue.



ISBN 978-2-494240-11-7



9 782494 240117
ISSN 2496-4948 (en ligne)
ISSN-2608-1334 (imprimé)